

Théâtre

hachées. Plus difficilement compréhensible, on assiste par moments à une sorte de chorégraphie, faite de mouvements lents, au sens obscur. Le violeur qui nie son acte ou rabaisse sa victime en l'assimilant à un orifice est certes une scène plus claire, mais ô combien plus dérangeante. Bref, cette pièce prend aux tripes, même si on peut s'interroger sur la dureté du jeu des comédiens.

De Jacques Kraemer. Avec Roxane Kasperski et Simon-Pierre Ramon au théâtre du petit Louvre, 23, rue Saint-Agricol, à 15 h 45. Tél. 04 32 76 02 79.

Isidore et la plume bleue, une aventure de marionnettes - Emerveillement intergénérationnel

Les meilleurs spectacles pour enfants sont ceux qui parviennent à captiver l'accompagnateur tandis qu'on entend une mouche voler...

"Isidore et la plume bleue" est une pièce magnifique. Esthétisme, précision du geste, poésie et sagesse s'y côtoient harmonieusement. Le spectacle vise le jeune public, et le silence des tout jeunes enfants (jusqu'à trois ans, avant l'âge de la peur du loup) dit combien le but est atteint. Mais il sait réveiller l'enfant qui sommeille dans l'adulte accompagnateur et lui offrir du grain à moudre : qu'est ce que grandir et comment y aider vont être les questions qui lui sont posées avec tendresse et poésie tandis que l'accompagné s'émerveille de l'histoire de ce petit canard qui part seul explorer le monde.

Il y a une précision chirurgicale dans la gestuelle des manipulateurs de marionnette de sorte que jamais l'émotion n'est parasitée par la technique, même si le travail se fait à la vue des spectateurs. On est face à un spectacle de grande qualité.

Spectacle tout public, à partir de deux ans, de Sylvie Fournout. Avec Francesca Testi et Cyrille Louge. Mise en scène : Cyrille Louge. Du 8 juillet au 1^{er} août à 10 heures au théâtre des Béliers, 53, rue du portail Magnanen. Tél. : 04 90 82 21 07.

Frères Jacques... Dormez-vous? - Soeurs Jacques aussi vraies que les frères

Voici un spectacle magique et poétique, même pour qui n'a pas connu l'original ici pastiché. Certes, c'est le répertoire des célèbres compagnons des années cinquante qui est ici repris par un groupe de femmes, et pas seulement : même leurs mimiques sont au rendez-vous.

Il y a un tel travail de création, dans une cohérence poétique jamais prise en défaut, que ce spectacle se suffit en lui-même. Le style commence, avec « Frère Jacques » puis « La Confiture », par afficher un genre très expressif, à la limite du caricatural. Mais, très vite, il devient habité par une infinité de nuances. Le recours aux projections vidéo, les dialogues entre pianiste et chanteuses, loin de casser le rythme de cette chorégraphie chantée, ne font que souligner la poésie de ce spectacle musical. Une poésie encore amplifiée par un travail de bruitage impressionnant, des danses de gants blancs et toutes sortes de créations originales. Si on se souvient, par exemple, de cette scène au cours de laquelle ce quatuor féminin se retrouve prisonnier d'élastiques, la vérité oblige à dire que c'est tout au long du spectacle que deux des interprètes sont particulièrement remarquables et qu'une troisième joue avec une constance extraordinaire le rôle de la marginale qui ne comprend jamais rien à rien (les autres le lui faisant évidemment bien sentir). Pour un peu, on y retournerait...

Facétie musicale mise en scène et interprétée par : Myriam Allais, Marièle Chartier, Angélique Dessaint, Eve Druelle. Au piano : Sophie Rieger. Théâtre du Bourg Neuf, 5 bis rue du bourg-neuf. Du 8 au 31 juillet. Tél. 04 90 85 17 90.

Pierre François

Festival d'Avignon - Off 2009. Du 8 au 31 juillet. Tous les spectacles, toutes les salles, les tarifs, emplacements des lieux sur plan de la ville, carte Off sur www.avignonleoff.com

Musique

LE DOUBLE PARI DE JEAN-CLAUDE AUVRAY

Rompant aux exigences du lyrique, ce metteur en scène dépoussière pour les Chorégies deux monuments du "vérisme" italien, *Cavalleria Rusticana* et *Pagliacci*.

Depuis des années qu'il vient et revient aux Chorégies, avec son complice Bernard Arnould pour les décors, il a appris à aborder le Mur d'Orange et son public, à ne plus en avoir peur. C'est un fidèle qui sait respecter les exigences de la musique. Invité à Orange pour Don Carlo en 84, il y est revenu depuis pour Boris Godounov en 85, un nouveau Don Carlo en 90, Elektra en 91, La Forza del destino en 96, et Tosca en 2000.

Ce metteur en scène rompu aux exigences du lyrique s'attaque cette fois-ci à un double pari : monter « Cavalleria Rusticana » de Mascagni et « Pagliacci » de Leoncavallo en une même soirée et un même lieu. Ce sera, prévient-il, l'une de ses dernières apparitions puisqu'il envisage d'arrêter ses activités de metteur en scène à l'horizon 2011-2012.

Pour cette double production italienne, il retrouve Roberto Alagna. Un retour aux sources. « Roberto a quasiment débuté avec moi, dans la Traviata, il y a vingt ans », se souvient-il. « C'est une joie de le retrouver, d'autant que pour les besoins de la mise en scène j'ai situé les deux ouvrages en Sicile. » Joli clin d'œil du destin, alors qu'Alagna vient de renouer en musique avec ses origines siciliennes.

L'exercice n'est pas simple, il le sait. Passer de « Cavalleria » à « Pagliacci » impose notamment de rendre les décors conciliables, adaptables en un temps raisonnable pour l'entracte. Jean-Claude Auvray tenait également à dépoussiérer ces deux ouvrages, connus comme des monuments du « vérisme » italien. « J'ai voulu les sublimer. Pour toucher le public j'ai transposé les récits dans l'Italie des années 50-60, plus proche de nous, et j'ai fait le lien avec l'esthétique du cinéma italien de ces années-là. Je me suis inspiré de « La Strada », film qui ma beaucoup marqué, et j'ai introduit des références à l'univers du cirque. Ceci sans intellectualiser : je m'adresse à un public populaire. Ce sont des œuvres qui s'adressent au cœur... »

Les deux volets de ce diptyque, constate le metteur en scène, ont bien des points communs. Le rapport entre profane et sacré, le côté

bacchique notamment, se retrouvent dans les deux œuvres. Jean-Claude Auvray jouera sur ces fils invisibles pour donner son unité à la soirée. « Sans chercher à perturber ni provoquer le spectateur », précise-t-il en toute modestie.

Carina Istre

Cavalleria Rusticana de Mascagni. **Pagliacci** de Leoncavallo. Samedi 1^{er} août à 21h30, report, en cas de mauvais temps, au dimanche 2 août à 21h30. Mardi 4 août à 21h30, report, en cas de mauvais temps, au mercredi 5 août à 21h30. Détails en pages Agenda.

Chorégies d'Orange

Verdi
La Traviata
Samedi 11 juillet à 21h45
Mercredi 15 juillet à 21h45

Concert Symphonique
Myung-Whun Chung
Renaud Capuçon
Samedi 18 juillet à 21h45

Mascagni
Cavalleria Rusticana
Leoncavallo
Pagliacci
Samedi 1^{er} août à 21h30
Mardi 4 août à 21h30

Concert Symphonique
Eivind Gullberg Jensen
Hélène Grimaud
Lundi 3 août à 21h30

THEATRE ANTIQUE 11 juillet - 4 août 2009
RESERVATIONS TEL 04 90 34 24 24 FAX 04 90 11 04 04 www.chorégies.com

FRÉDÉRIC BÉLIER-GARCIA EN RAVISSEUR POUR LA TRAVIATA



« Le public ? Je pense que j'essaie de le ravir, oui c'est ça, j'aime bien ce mot ! » lance-t-il en riant. Rencontre avec un homme multiple, fils du cinéma par sa mère Nicole Garcia, et homme de théâtre.

Le regard est vert, intense. A l'heure du café matinal, l'homme est agréable, drôle, aimant rire, même si à quelques semaines de la première de « La Traviata » qu'il s'apprête à mettre en scène pour les Chorégies, il est tendu. « Aïe...Les Chorégies, pour moi, c'est un an d'angoisse. Depuis que je sais que je vais monter La Traviata au pied du mur... ! », lance-t-il, mi-sérieux mi-blagueur, en se cachant le visage derrière sa main comme un gamin. Pas le genre à prendre la pose, Frédéric Bélier-Garcia. Plutôt du style à vous embarquer sans façon dans ses hésitations, ses doutes et ses peurs, à chercher ses mots, les essayer pour voir l'effet produit, se rétracter un peu, en pointant le doigt vers le carnet et le stylo de l'intervieweuse : « Non, ne notez pas ça ! », et à repartir dans un grand rire. Une interview en zig zag, avec des blancs, des retours et des repentirs... Vivante, à l'image de cet homme multiple et spontané, se prêtant en toute liberté au jeu des questions-réponses.

-Monter La Traviata, un drame bourgeois du XIX^e siècle, dans le cadre du théâtre antique d'Orange, c'est un peu une gageure. Cela vous plaît, ce genre de pari ?

-Oui, avoir la Traviata face au Mur, cela me plaît assez. La sortir du confort et des velours des salons parisiens, lui donner une autre dimension. Pour moi, la Traviata, c'est une mise à mort en trois actes.

-Une corrida ?

Plutôt une tragédie. Le Théâtre antique n'est pas une arène mais il y a une sorte d'appel à la cruauté et à la sueur dans ce lieu. Il fait résonner des choses dans la tête des spectateurs, et du metteur en scène, des choses qui résonnent moins quand on est dans un théâtre classique.

-Comment allez-vous opérer cette transposition ?

-Le vrai décor, c'est une grande fête. On va d'un bal à l'autre. C'est aussi une métaphore de la vie : on essaie de s'échapper de la cruauté de ce monde. Puis, cette fête devient cruelle. Et à la fin, c'est encore plus cruel de le quitter. Tout commence par un bal lumineux, puis on passe à un bal plus fiévreux. Et au troisième acte, cela devient une bacchanale grotesque, masquée, qui passe sous les fenêtres de Violetta. Cette dimension-là à Orange, on peut la déployer.

-Et le Mur, comment l'abordez-vous ?

-La scène des Chorégies, c'est un long couloir de 70 mètres au pied du Mur. Il ne faut pas jouer « contre » un lieu pareil. J'ai choisi d'y introduire du mouvement, et pour le décor, une sorte de travelling, un dispositif cinématographique. Pour moi, le drame de Violetta peut se raconter de deux façons. Comme une histoire d'amour en trois actes : la rencontre, l'effusion, la séparation. Et aussi comme celle d'une femme qui revit par éclats sa vie, son ultime amour. Cela fait naître des images. Vous verrez...

-Vous êtes aussi un homme de cinéma, et de théâtre. Puisez-vous

dans ces autres univers, qui vous sont familiers, pour aborder l'opéra ?

-Oui, très certainement, mais je ne saurais vous dire comment les choses se contaminent. Elles le font, mais je ne sais pas trop comment. Cela fait partie de moi, comme bien d'autres choses. Par exemple j'ai été prof de philo avant de faire de la mise en scène, j'ai fait mon mémoire de fin d'études sur le Destin chez Heidegger, dans une autre vie. Mais ne me demandez pas comment la philo et Heidegger se mêlent à tout ça.

-Qu'est-ce qui fait pour vous le charme propre de l'opéra, sa spécificité ?

-Le théâtre passe par la raison, par les mots. L'opéra, par le chant, touche à un fond plus archaïque. D'ailleurs, c'est une tout autre expérience de travailler avec des chanteurs lyriques qu'avec des acteurs de théâtre. Ils n'ont pas les mêmes joies ni les mêmes vies. Les chanteurs sont une espèce différente, ils sont moins dans le monde, ils sont tenus par leurs cordes vocales, un peu plus vulnérables peut-être. Et puis, au théâtre, le metteur en scène doit tout amener. A l'opéra, il entre dans une forme qui est déjà là avant lui, il est celui qu'on vient chercher en dernier. C'est une position plus modeste, et cela ne me dérange pas.

-Êtes-vous mélomane ? Quelle musique aimez-vous ?

Oui, je suis mélomane. Pas musicien. J'aime toutes les musiques. Le lyrique, j'y suis venu par la mise en scène. Je ne devrais pas le dire, mais j'aime la variété, surtout la variété italienne. Mina, Ornella Vanoni...J'écoutais ça dans les années 70. Ne l'écrivez pas, mais il y a un lien entre la variété italienne et l'Opéra, en fait j'ai le goût très italien. Alors là, il faut à tout prix parler de Heidegger, cela fera plus sérieux !

-Alors oui, pourquoi Heidegger ?

-Parce que c'est un philosophe majuscule. Mais la philosophie, c'est un peu austère. Tandis que chez Mozart ou Verdi, tout passe par une sorte de sensualité. J'ai voulu aller vers quelque chose de plus sensible, plus sensuel. Peut-être que Mina a tué Heidegger !

-Comment cherchez-vous à entraîner le public vers ce que vous lui donnez à voir ?

-Alors là, vous me posez une colle. Comment est-ce que j'aborde le public... Je pense que j'essaie de le ravir, oui c'est ça, j'aime bien ce mot, à double sens, j'essaie de lui apporter du ravissement ! Et puis ensuite, je creuse mes obsessions...

-Violetta sera incarnée par Patricia Ciofi, que vous avez dirigée dans Lucia. Vous en êtes heureux ?

-Oui, on s'est beaucoup aimés sur Lucia, on était très heureux de se retrouver sur La Traviata. Elle a une intelligence sensuelle de la musique. En répétition pour Lucia, quand elle murmurait son texte, cela me mettait les larmes aux yeux. Elle a une sorte de clarté, et de féture. Elle peut donner au personnage de Violetta toute sa dimension. Violetta, contrairement à la plupart des héroïnes d'opéra, n'est pas une femme égarée. Elle est lucide. Et elle a une intelligence sensible de la chose amoureuse.

-Vous travaillez beaucoup avec votre mère, Nicole Garcia. Vous vivez cela comment ?

-Nous avons une relation privilégiée tous les deux, depuis longtemps. Ce qui ne veut pas dire qu'on ne s'engueule pas. Nous avons fait des films ensemble, je l'ai dirigée au théâtre. Une telle complicité, c'est une chance !

Carina Istre

Chorégies d'Orange, la Traviata. Samedi 11 juillet à 21h45, report, en cas de mauvais temps, au dimanche 12 juillet à 21h45. Mercredi 15 juillet à 21h45, report, en cas de mauvais temps, au jeudi 16 juillet à 21h45. Voir détails en pages Agenda.

LES MUSICALES DU LUBERON JOUENT L'HYMNE À L'AMOUR



Entre Ménerbes et les Taillades, les Musicales du Luberon ont programmé quatre temps forts explorant la gamme des variations sentimentales et musicales, fil conducteur de l'été.



Marie-Ange Todorovitch

chanteurs solistes sous la direction de Martin Gester. Pour ce petit événement, la belle place de l'Horloge à Ménerbes se transformera pour un soir en lieu de concert à ciel ouvert.

Les amours contrariées d'Acis et Galatée investiront ensuite l'église Saint-Luc. Un décor sur mesure, avec ses tableaux restaurés et ses bois dorés, pour un opéra de Haendel rarement joué. Les auditeurs de l'été dernier ont gardé à l'oreille les instants parfaits offerts par le Gabrieli Consort en cette même église. On attend avec une certaine impatience le retour de ces maîtres du baroque anglais, dirigés par Paul Mac Creesh, un chef aux convictions fortes. L'amour, enfant de Bohême, fera vibrer encore l'église de Ménerbes le 31 juillet avec un récital de Marie-Ange Todorovitch. Femme et cantatrice à



Paul Mac Creesh

la personnalité rayonnante, elle a été Mireille aux Chorégies d'Orange, et s'est fait acclamer sur les plus grandes scènes françaises et européennes pour ses prises de rôle du répertoire français, dont Carmen, qui lui va comme un gant. Accompagnée au piano par Nathalie Steinberg, elle passera d'un registre à l'autre, de Gluck à Haendel, de Rossini à Bizet, avec l'aisance et la présence qui la caractérisent.

L'amour, encore et toujours, réunira enfin le 4 août au Moulin des Taillades « Le jazz et la diva », Didier Lockwood et Caroline Casadesus partenaires à la scène comme dans la vie, pour une clôture en forme de jolie parabole musicale, dans une mise en scène d'Alain Sachs. Le jazzman, fils spirituel de Grappelli, et la soprano, héritière d'une lignée musicale, fille du chef d'orchestre Jean-Claude Casadesus, seront entourés sur scène par Thomas et David, les fils de Caroline Casadesus. Histoires de musiques et de familles croisées...

Martin Gester

Carina Istre

Un festival de bénévoles fous de musique

Depuis leur création il y a 21 ans, sous l'impulsion de Cyril Diederich, les Musicales se sont fait une place aux côtés de leurs grands voisins, Chorégies d'Orange ou Festival d'Aix. On y croise le même public averti, exigeant. Mais ici, on respire une atmosphère différente. Il y a la douceur des soirs d'été en Luberon, le charme des églises ou des lieux de plein air. Et surtout un sens inné de la convivialité. Pas question de se quitter après un concert sans avoir partagé ses impressions musicales en prenant un verre sous les étoiles. Une alchimie particulière qui fait, tous les fidèles vous le diront, le charme des Musicales.

En-dehors des têtes d'affiche -- talents tôt repérés et revenant ensuite par amitié comme Philippe Jarrowisky ou le Venice Baroque Orchestra -- la pérennité du festival tient à un groupe de bénévoles fous de musique. Plus fourmis que cigales, ils s'activent toute l'année, organisant des concerts, se retrouvant une fois par mois pour les Musicales du samedi. A tour de rôle ils se font conférenciers après avoir potassé leur sujet. Patrick Canac, président atypique, chef d'entreprise épris de culture, donne l'exemple. Jusqu'au cœur de l'hiver, ils font vivre cette petite académie informelle où l'on cultive l'amour de la musique. L'été venu, ils retroussent leurs manches, et mettent autant de ferveur à placer les chaises ou accueillir les artistes les soirs de concert qu'à assister aux répétitions d'une oreille aiguisée. D'autres, mécènes discrets, soutiennent sans dire leur nom, parfois célèbre, le budget des Musicales.

C.I.

Les musicales du Luberon, Ménerbes, Les Taillades. Du 24 juillet au 4 août. Voir détails en pages Agenda.